

« Nous Verrons le Soleil » - Le père Joseph Wresinski

Par Jean Claude Caillaux (Extraits du texte paru aux Editions Le livre Ouvert 1995)

A – Un Parcours

1. - Héritier des plus pauvres
2. - Un double tournant
3. - Venu de l'autre côté de la nuit
4. - De l'enfance à un camp de sans-logis
5. - Une présence et un Mouvement

B – Une spiritualité à partir du plus faible

6. - Le plus pauvre au centre
 7. - A l'école du plus pauvre
-

*La charité,
C'est devenir pauvre pour avoir une voix de pauvres,
Non une voix de riche qui parle pour les pauvres.*

Père Joseph

A – Un Parcours

1. - Héritier des plus pauvres

« Millions et millions
d'enfants, de femmes et de pères
qui sont morts de misère et de faim,
dont nous sommes les héritiers.
Vous qui étiez des vivants,
ce n'est pas votre mort que j'évoque aujourd'hui
en ce Parvis des Libertés,
des Droits de l'homme et du citoyen,
c'est de votre vie que je témoigne.

Je témoigne de vous, mères
dont les enfants condamnés à la misère,
sont de trop en ce monde.

Je témoigne de vos enfants
tordus par les douleurs de la faim,
n'ayant plus de sourire,
voulant encore aimer.

Je témoigne de ces millions de jeunes
qui, sans raison de croire, ni d'exister,
cherchent en vain un avenir en ce monde insensé.

Je témoigne de vous, pauvres de tous les temps,
et encore aujourd'hui,
happés par les chemins,
fuyant de lieux en lieux, méprisés et honnis.

Travailleurs sans métier,
écrasés en tout temps par le labeur.
Travailleurs dont les mains, en ces jours,
ne servent plus à rien.

Millions d'hommes, de femmes et d'enfants,
dont les coeurs à grands coups
battent encore pour lutter.
Dont l'esprit se révolte contre l'injuste sort
qui leur fut imposé.
Dont le courage exige le droit
à l'incalculable dignité.

Je témoigne de vous,
enfants, femmes et hommes
qui ne voulez pas maudire,
mais aimer et prier, travailler et vous unir,
pour que naisse une terre solidaire.
Une terre, notre terre,
où tout homme aurait mis le meilleur de lui-même
avant que de mourir.

Je témoigne de vous,
hommes, femmes et enfants
dont le renom est désormais gravé
par le coeur, la main et l'outil
sur le marbre de ce Parvis des Libertés.
Je témoigne de vous pour que les hommes enfin,
tiennent raison de l'homme
et refusent à jamais
de la misère
la fatalité. »

Ces derniers mots viennent de résonner sur le Parvis

des Droits de l'homme et des Libertés, au Trocadéro,
à Paris. Il est 15 heures, le 17 octobre 1987,
au cours du rassemblement international des défenseurs
des Droits de l'homme, organisé par le
Mouvement ATD Quart Monde.

En prononçant ces Strophes à la gloire du Quart Monde
de tous les temps, et en scellant une dalle
entre les deux bâtiments du Palais de Chaillot,
le Père Joseph Wresinski, fondateur du Mouvement
ATD Quart Monde, livre comme un testament,
marquant de son sceau une existence qui devait
s'achever quelques mois plus tard, le 14 février 1988.

A travers ces Strophes à la gloire du Quart Monde de tous
les temps, le Père Joseph Wresinski affirme publiquement
de qui lui vient l'héritage : des plus pauvres du monde.
Lui-même vient de cette terre-là. Né dans la grande pauvreté,
il a subi l'humiliation et la honte dans son enfance.
Il ne peut revendiquer d'autre héritage, sauf à se démarquer
de ce milieu qui l'a construit, - jusque dans son identité
spirituelle. C'est de ce « plus bas » qu'il a appris à regarder
le monde ; et c'est à ce « plus bas » qu'il se réfère en
ce 17 octobre.

Saint François, Monsieur Vincent, le Père Godin,
tant d'autres, furent à l'évidence des chemins pour lui,
qui lui permirent de se construire dans le monde et
dans son Eglise. Mais ce ne furent pas des maîtres dont
il aurait pu porter l'héritage. Formé dans le creuset
de la misère, et de la violence que fait naître une trop grande
pauvreté, ses maîtres étaient les plus pauvres. Il n'en était
pas seulement disciple, il était des leurs :
« Pour ma part, il fallait bien que je parte d'où j'étais né, avec
l'expérience et le regard que m'avait donné la misère¹ »

"Né enfant de la misère, resté un homme de la misère
au plus profond de (lui)", héritier de ceux qui sont rejetés et enfermés
là où personne ne va, il est resté tout au long
de sa vie un homme blessé, portant dans sa sensibilité
et son comportement les stigmates de la grande pauvreté.

2. - Un double tournant

Dans la cour d'une école, à Angers, à la fin des années 1920, l'un des plus grands écoliers s'attaque à un plus faible que lui : coups de poings, coups de pieds... C'est alors qu'un autre garçon se jette sur l'agresseur, lui griffe le visage, le frappe, jusqu'à ce que le maître vienne mettre bon ordre à cette bagarre d'enfants.

Des années plus tard, le Père Joseph Wresinski s'interroge sur le comportement ce jour-là de l'enfant qu'il était : "Pourquoi avoir fait cela ? Ce gamin malingre n'était rien pour moi, qu'avais-je à le défendre ? C'est pourtant lui qui est demeuré dans ma mémoire et non pas la punition que j'encourus. (...) Ce qui demeure dans ma mémoire comme un tournant, c'est ce gosse qui se faisait battre par un Siché tellement plus fort que lui. Ce fut, il me semble, le point de départ d'un combat où sans doute je serai perdant, mais que, têtu, je continuerai tout au long de ma vie" (p. 14).

Vingt-cinq ans plus tard, devenu prêtre, il est envoyé par son évêque, dans un camp de sans logis à Noisy-le-Grand : "En ce 14 juillet 1956, j'étais entré dans le malheur. C'est ce jour-là que je me promis de révéler ces familles à la société."² "Dès cet instant, ma propre vie a pris un tournant" (p. 69). Et depuis, dit-il en 1986, "d'année en année, les enfants et leurs familles m'ont pressé pour que leurs voix, leurs vies et leurs larmes, leurs silences, leurs peines et leurs espoirs pénètrent le monde, envers et contre tout."³

Ces deux événements (Siché et Noisy-le-Grand) sont compris par lui, après coup, comme des "tournants", des points de départ qui traçaient, comme par avance, le dessein d'une vie et le chemin d'une fidélité.

Le premier ouvrait toute une existence à la recherche insatiable du plus pauvre, du plus démuné, pour le défendre et le conduire sur le chemin du respect et de la reconnaissance par les autres. Le second "tournant" l'entraînera dans la création d'un Mouvement rassemblant tous ceux qui refusent la misère. Entre les deux, tout un parcours : apprenti-pâtissier, jockey, séminariste, prêtre, qui donnera au jeune Joseph le temps de se laisser construire intérieurement, à travers une formation professionnelle et intellectuelle, à travers des rencontres surtout.

Un itinéraire qui s'appuie sur son expérience personnelle de la misère. Réellement fondatrice, elle est le crible à

travers lequel, toute sa vie durant, il va contempler le monde, comprendre l'évolution des sociétés, écouter et apprendre de ses contemporains, entendre la parole du Christ dans les Evangiles.

3. - Venu de l'autre côté de la nuit

"Je témoigne de vous..." Cette attestation du Père Joseph, le 17 octobre 1987, est dans le droit fil de ce qui s'est inscrit dans sa mémoire depuis la rue Saint-Jacques, à Angers : "Nous étions les mis à part du quartier populaire, liés à l'ensemble par l'aumône, non par l'amitié", se souvient-il (p. 13). "Dès la petite enfance, se liaient manque d'argent, honte et violence" (p. 11).

Petit, Joseph, est témoin de la violence. Et notamment de la violence de son père, incompréhensible pour lui : "A la maison, papa criait tout le temps. Il frappait mon frère aîné, au désespoir de ma mère, car c'était toujours à la tête qu'il portait ses coups. Il injurait aussi maman et nous vivions sans cesse dans la peur" (p. 8). Comment l'enfant Joseph donnerait-il un sens à cette violence ! "Ce n'est que bien plus tard, à l'âge d'homme, en partageant la vie d'autres hommes comme lui, d'autres familles comme la nôtre, que j'ai compris que mon père était un homme humilié. Il souffrait d'avoir manqué sa vie : il portait en lui la honte de ne pouvoir donner sécurité et bonheur aux siens. Le mal de la misère est là. Un homme ne peut pas vivre ainsi humilié sans réagir. Et l'homme pauvre, aujourd'hui comme hier, réagit de la même façon violente" (p. 8).

"Cependant, poursuit-il, pour le petit garçon que j'étais, c'était m'introduire dans le cercle infernal de la violence (...) Et sans que j'en prenne conscience, elle devenait pour moi, tout comme pour mon père, la manière de me laver des humiliations sans nombre que nous faisait subir notre extrême pauvreté" (p. 8).

Cette expérience d'enfant, qui aurait pu le détruire, le replier sur lui-même ou le rendre imperméable à toute souffrance, va peu à peu devenir comme le creuset dans lequel se construiront à la fois une sensibilité et une intelligence lui donnant de comprendre ceux qu'il va rencontrer sa vie durant.

4. - De l'enfance à un camp de sans-logis

Après avoir passé le certificat d'études, le jeune Joseph fait un apprentissage de pâtissier. Il dit avoir pris quelque distance avec l'Eglise. Puis il rencontre la JOC (Jeunesse ouvrière chrétienne) : c'est là que "j'ai recommencé à prier, à songer à libérer mes frères. C'est alors que j'ai pensé devenir prêtre" (p. 44). Et il continue : "Prier dans l'Eglise, offrir l'Eucharistie, c'était vouloir apporter l'Evangile à mes frères, à tous ceux qui avaient vécu la même vie que ma mère. Et combattre pour eux, pour que jamais plus une famille ne fût semblable à la mienne, c'était devenir prêtre de Jésus Christ mort et ressuscité" (p. 44). Sur son image d'ordination, il fait inscrire ces mots : "J'ai pitié de cette foule."

Entré au séminaire, il vit dans un climat où ses compagnons parlent de "s'enfourer dans la masse". L'idéal que recherchaient ces jeunes hommes était la présence au "peuple des souffrants" : "Nous voulions aller à la recherche de la brebis égarée (...). Nous voulions descendre toujours plus bas dans l'humanité souffrante. (...) Nous ne voulions pas seulement rejoindre le monde ouvrier mais communier au monde de la misère" (p. 60). Le Père Joseph dira plus tard que cela l'avait beaucoup inspiré.

Ordonné prêtre dans la cathédrale de Soissons, le 29 juin 1946, il est nommé vicaire à Tergnier. Puis, en 1948, il demande à son évêque de passer un temps au séminaire de la Mission de France, alors à Lisieux. Il tombe malade : méningite, tuberculose. Après sa guérison il demande à son évêque "une paroisse où les signes de la misère soient visibles" (p. 60). "Je n'ai pas ce que tu demandes, lui répond Mgr Douillard, mais je peux te proposer une paroisse qui, sans toi, n'aura plus de prêtres" : Dhuizel, dans la région de Braine.

Mûrit en lui, de plus en plus, cette "inquiétude incessante d'aller vers de plus pauvres encore, vers ceux qui demeurent intouchés, comme inaccessibles, en raison de leur trop grande misère" et cette conviction qui l'habitera jusqu'à la fin de sa vie que "l'Eglise ne peut avoir de repos avant d'avoir rejoint les plus pauvres, étant condamnée à aller toujours plus loin, plus bas" (p. 62).

Connaissant la quête du Père Joseph, son évêque lui propose, en 1956, de rejoindre un camp, créé par l'Abbé Pierre en 1954, à Noisy-le-Grand, dans la région parisienne. Environ deux cent

cinquante familles sans logement y sont hébergés, d'abord sous des tentes marabout, puis dans des abris en fibrociment.

Comme tous ceux qui s'y aventurent, le Père Joseph rencontre comme l'envers du monde : désordre et poussière, bruit et fureur, regards fuyants, visages qui se détournent, cris, nervosité, larmes... Et il se reconnaît lui-même, quarante ans plus tôt, en ces enfants qui l'assaillent. Il devine la peur, la honte, l'enfermement qui les oppressent. Il reconnaît sa propre famille.

Parce qu'il en puise la conviction dans sa propre expérience, il peut affirmer que tous ces gens, parqués comme le rebut de l'humanité, "au plus profond d'eux-mêmes, ne (veulent) pas vivre ainsi. Qu'ils n'attend(ent) pas non plus la charité publique, l'entraide des secours catholiques ou autres, mais la reconnaissance de leur dignité. Cela malgré leur apparence et leurs comportements d'hommes façonnés par la misère."⁴ Qu'ils ont encore le courage de mettre en oeuvre des manières d'être qui sont autant de refus de ce qu'ils endurent.

Et surtout il comprend que, malgré leur dénuement absolu, il ne peut les considérer seulement comme des personnes individuelles qu'il faudrait soutenir, aider, assister... Mais qu'il s'agit d'un peuple à qui il faudra laisser prendre sa place : "Ce jour-là, je me suis promis que si je restais, je ferais en sorte que ces familles puissent gravir les marches du Vatican, de l'Elysée, de l'ONU" (p. 69). Car il a la conviction que jamais ce peuple ne sortira vraiment de la misère tant qu'il ne sera pas "accueilli, dans son ensemble, en tant que peuple, (...) partout où les hommes parlent et décident non seulement du présent, mais du destin de l'homme, du futur de l'humanité" (p. 69).

5. - Une présence et un Mouvement

En arrivant au camp de Noisy, le Père Joseph ne fait pas une évaluation de la situation pour programmer ensuite une action d'envergure. Il n'y entre pas avec des idées préconçues. Il vient... parce que, là, survivent des familles rejetées de tous.

Bien plus tard, aux questions sur cette période d'un journaliste suisse, il répond : "Lorsque je me suis trouvé devant la misère de Noisy-le-Grand, j'ai pensé tout d'abord que cette population exigeait de moi un engagement de ma personne tout entière. A ce moment-là, je ne pensais pas à

un Mouvement, je pensais seulement que je devais être présent au coeur de la misère. J'ai pensé que je devais donner à ces familles l'honneur. (...). Le monde de la misère a besoin de compréhension. (...). Les pauvres n'attendent pas de nous une parole, ni même une action. Ils attendent de nous une présence et même un silence⁵"

N'est-ce pas ce qu'il disait en parlant des volontaires-permanents, pourtant totalement engagés dans l'action, et qui en donne aussi une interprétation : "L'activité rassure et satisfait. (...). Elle risque de nous faire perdre le sens de la fragilité de l'autre (...). Nous cessons de faire de lui un sujet à part entière de notre action, il devient objet de notre réussite. (...) Pour cette raison, la principale vertu d'un volontaire dans une cité est le silence" (p. 201). "Sinon, très bientôt, nous menons un autre combat, le nôtre" (p. 200).

En habitant dans ce bout du monde, le Père Joseph ne vient pas pour rendre quelques services, mais pour partager la vie de ceux qui n'étaient plus rien pour personne, c'est-à-dire pour communier à leurs aspirations comme à tout ce qu'ils sont. Ce qu'il écrira plus tard au sujet du volontariat ATD Quart Monde, c'est manifestement ce qu'il a lui-même vécu dans toute sa radicalité : la lutte contre la misère "ne sera pas simplement affaire de gouvernement, ce sera aussi affaire d'hommes acceptant de marcher avec les exclus, de lier leur vie à leur vie, parfois de tout quitter pour partager leur sort" (p. 15). "Une communauté de destin", dira-t-il encore très fréquemment.

En effet, "nous (ne) pouvons savoir l'espérance de l'homme le plus pauvre (que) par un long commerce avec lui" (p. 217), et "non pas (à partir) d'une idée que nous nous faisons de son existence" (p. 218).

Ne nous méprenons pas : cette "vie partagée" ne fait pas du Père Joseph à Noisy-le-Grand une sorte de contemplatif de la dérégulation humaine, elle l'engage dans "un projet de lutte contre la misère" (p. 152).

La situation subie par les familles du camp de Noisy est tellement intolérable que rester auprès d'elles ne peut que conduire à la révolte, ou à l'abandon. Ou encore à sombrer avec elles dans le désespoir et l'enfermement. De cette crainte est née une première association, - qui deviendra un peu plus tard le Mouvement ATD Quart Monde : "C'était une manière de partager ce drame quotidien" (p. 152).

Mais une association n'a pas d'efficacité magique.

Encore faut-il que des hommes et des femmes de toutes conditions la rejoignent, car "que pouvions-nous, les familles et moi-même, si des hommes et des femmes voulant ce que nous voulions : détruire la misère et sa honte, ne se portaient pas à nos côtés" (p. 152) ?

Ainsi naît peu à peu ce qui s'appellera le volontariat et l'alliance⁶, - sans idées ni méthodologies préétablies, mais poussés par l'évidence : être avec une population qui n'en peut plus. Là encore, "tout est né d'une vie partagée, jamais d'une théorie" (p. 152).

B – Une spiritualité à partir du plus faible

6. - Le plus pauvre au centre

- "Je n'ai jamais rencontré personne qui ayant découvert la misère soit demeuré indifférent" (p. 223), répétait souvent le Père Joseph. Et en effet n'est-ce pas l'expérience commune : même si nous feignons de ne pas voir, même si parfois nous refusons de regarder et de comprendre le pauvre au croisement de nos routes, nous sommes atteints par la présence lancinante du malheur. Et la première étape ne serait-elle pas de reconnaître que le plus pauvre nous bouleverse parce qu'il vient nous blesser au coeur, et que si nous le rejetons et l'humilions c'est précisément parce qu'il nous bouleverse ? Sa présence même nous compromet parce qu'elle atteint en nous le point le plus faible, là où notre vulnérabilité peut répondre à l'appel du plus pauvre.

- Alors nous pouvons laisser s'inscrire en nous l'exigence essentielle : "Faire de l'homme le plus démuné le centre" (p. 19). Nous sommes là au coeur d'une expérience qui détruit toutes les sécurités intellectuelles et spirituelles et appelle donc à construire sur des sécurités d'une autre nature. En effet reconnaître comme centre le plus pauvre, c'est centrer notre existence sur quelqu'un dont jamais nous ne pourrions affirmer : "Il est ici !" "Nous l'avons trouvé !" Bien plutôt, nous ne pouvons qu'être sans cesse à la recherche du plus pauvre, puisqu'il est précisément celui que nous ne connaissons pas encore. Le plus pauvre, c'est l'absent, celui que nous cachent tous ceux que nous connaissons. Il nous appelle à nous réinventer sans cesse en fonction d'un pauvre que nous ignorons encore, afin que nous nous mettions en état de

répondre à la question : "Sommes-nous vraiment allés jusqu'au bout, jusqu'au plus exclu" (pp. 123-124), "sans jamais nous arrêter à une population connue qui pourrait en cacher une autre, plus démunie encore"⁷

- Mettre le plus faible au centre, lui donner la priorité, n'est pas un slogan plus ou moins évanescent... C'est un chemin à suivre. C'est reconnaître que c'est celui dont personne ne veut et auquel personne n'est prêt à confier quoi que ce soit, qui peu à peu doit devenir "notre source de pensée" (p. 211), la référence essentielle de nos projets, de nos choix, de nos manières de vivre et d'être... Consentir à ce "renversement des priorités", c'est vouloir "refaçonner le monde par le bas"⁸

- Cette expérience, parce qu'elle est radicale, exige une forme de "laisser être", de passivité, pour être perméable à l'expérience de vie des très pauvres. Elle exige du temps et de la patience. Mais, on s'en doute, elle ne peut qu'être sans cesse bousculée par l'urgence. Alors le risque vient vite de nous laisser aller aux "stéréotypes, aux slogans que nous prenons pour des solutions à apporter"⁹ Et finalement le danger, barrière entre les très pauvres et nous-mêmes, de nous "laisser emporter par nos propres idées et de finir par penser à la place des plus pauvres" (p. 104).

- En soulignant cette priorité, ne nous égarons pas dans quelque abstraction. Faisant allusion à la présence d'une équipe du Mouvement ATD Quart Monde dans un quartier très pauvre, le Père Joseph expliquait : "La famille la plus abattue, la plus démembrée, la plus méprisée de la rue ou de la cité, sera la pierre d'angle de la présence d'une équipe et de tous ses efforts" (p. 178). C'est donc bien l'espérance des plus faibles qui sera prise "comme repère de toute action" (p. 209), leur pensée comme "expertise essentielle" (p. 217).

Il s'agit là d'un réalisme radical, parce qu'il touche, à la racine même, l'aveuglement d'hier et d'aujourd'hui : l'oubli, ou le refus, que tout être humain, sans exception, est porteur d'une parole créatrice qu'il ne peut que souhaiter partager.

Un tel réalisme vient bouleverser le réalisme de l'habitude et de la répétition qui déshabituent de l'essentiel.

7. - A l'école du plus pauvre

- Mais comment prétendre nous identifier aux aspirations des plus pauvres et, en même temps, continuer à vouloir les éduquer, les faire avancer sur nos propres chemins et penser à leur place ?

Pour tenter de conjurer cette contradiction, le plus sûr chemin est de nous mettre à l'école des plus pauvres, et reconnaître qu'il leur "appartient de dicter les priorités" (p. 85). C'est là, commente le Père Joseph, une "exigence concrète et dure ; (car) il ne s'agit pas de prêter une oreille bienveillante, de pratiquer un semblant d'écoute, en guise de thérapie psychologique¹⁰ ! Mais de "tout repasser au crible de la population¹¹"

Ce qui nous invite à une véritable transformation intérieure : "Etre comme une page blanche, où les familles (les plus pauvres) puissent inscrire ce qu'elles ont à dire. (...) Etre perméable, entièrement à l'écoute, admettre que ces familles sont nos maîtres" (p. 162), - jusqu'à "réinventer un métier qui n'a pas été bâti en bonne connaissance des plus pauvres" (p. 200). Et se laisser questionner, sans cesse : "Nos combats englobent-ils vraiment tout le monde ? Recherchons-nous ceux qui ne peuvent pas suivre ? Qui sont-ils ? Où sont-ils ?" (p. 122)

- Cette démarche est une conversion radicale, dont la source pour le Père Joseph, et le creuset, n'est autre que le Christ. Ce Christ que nous ne pourrions nous-mêmes chercher et rencontrer que dans la direction où l'Evangile nous dit d'aller : "vers un hors-la-ville, vers des chemins creux où personne n'a envie d'aller" (p. 123). Nous y découvrirons les traits du crucifié et du ressuscité, puisque "pour rencontrer le Seigneur, (il faut) aller au plus opprimé" (p. 219). Et nous voilà engagés dans un mouvement de déprise, laissant le Christ nous entraîner dans le mystère de sa mort et de sa vie, dans la découverte de son être même : "De riche qu'il était, il s'est fait pauvre" (2 Co 8, 9) ; "Il s'anéantit lui-même, prenant condition d'esclave" (Ph 2, 7). "Pour embrasser et sauver l'humanité, Jésus était obligé de se faire le dernier des derniers. Sinon, il eût été reconnu par les possédants mais non pas par les plus humiliés" (p. 25).

L'identification du Christ aux plus pauvres n'était pas un comportement parmi d'autres, mais son identité même. Il n'est pas venu vers les pauvres, comme le riche s'approche du mendiant... Il n'a pas pris seulement le parti des pauvres, pour on ne sait quelles raisons pédagogiques. Le penser serait sans doute risquer d'être conduits "à une méprise dangereuse sur les chemins à emprunter pour le suivre"¹² Serait-ce encore le Jésus des Evangiles que nous suivrions ? Ne risquerions-nous pas de "nous tromper sur la nature même de Dieu"¹³ et de son amour, - cet amour qui "nous a toujours conduits, d'une façon ou d'une autre, au plus pauvre, (puisque) en Jésus Christ, Dieu a manifesté son amour d'une manière non seulement inédite, mais totale, le Christ s'étant imposé dans sa déchéance" (p. 228) ?

Ne risquerions-nous pas d'oublier que "toute théologie nous amène à rencontrer Dieu dans l'appauvrissement de son Fils"¹⁴.

-
1. Cité par Alwine de Vos van Steenwijk, *Père Joseph*, Paris, éd. Quart Monde, 1989, pp. 71, 214. Sauf autres indications, les citations suivies d'un numéro de page proviennent toutes du livre *Les pauvres sont l'Eglise*, Paris, éd. du Centurion, 1983.
 2. Commentaire (1984) du film *Rue des fleurs* (1962).
 3. Cité par A. de Vos van Steenwijk, dans sa préface aux *Cahiers du Quart Monde*, 1990-1991, Paris, éd. Quart Monde, 1990, p. 11. Le texte est de 1986.
 4. Revue *Quart Monde*, n° 125.
 5. Interview du Père Joseph Wresinski par Remegius Bütler, le 26 août 1987, Archives Atd Quart Monde.
 6. Pour plus de précisions, voir en fin de ce livret quelques indications sur le Mouvement Atd Quart Monde.
 7. Père Joseph Wresinski, *Heureux vous les pauvres*, Paris, éd. Cana, 1985, p. 77.
 8. *Id.*, p. 266.
 9. Père Joseph Wresinski, *Ecrits et Paroles. Aux volontaires*, tome 1, Paris/Luxembourg, éd. Quart Monde/St Paul, 1992, p. 573.
 10. Père Joseph Wresinski, *Echec à la misère*, conférence à la Sorbonne, juin 1983, Pierrelaye, éd. Science et Service Quart Monde, p. 26.
 11. Père Joseph Wresinski, cité par A. de Vos van Steenwijk, *Père Joseph, op. cit.*, p. 128.
 12. Père Joseph Wresinski, *Heureux vous les pauvres, op. cit.*, p. 142.
 13. Père Joseph Wresinski, *Les pauvres, rencontre du vrai Dieu*, Paris éd. du Cerf/Quart Monde, 1986, p.120.
 14. *Id.*, p. 119.